

Delphine



**La déesse
de la
Place de
Vosges**

*C'était en France, au printemps dernier, en plein Festival des films de Sceaux¹. Nous avons applaudi la veille l'extraordinaire **Docteur Mabuse** qu'elle incarne dans le dernier film de Ulrich Ottinger, 2^e prix du public. Un peu sceptiques tout de même, nous tentions notre chance. Et, à 48 heures de là, Delphine Seyrig (la déesse, comme nous l'appelons entre nous !) nous demandait une entrevue.*

**une
entrevue de
Ariane Emond**

Seyrig

Venez chez moi, si vous voulez». Chez elle, c'est Place des Vosges, dans le 4^e arrondissement, une belle maison abritée des regards par une lourde porte cochère et qu'elle partage avec son fils de 27 ans. Elle vient ouvrir, accueillante et amicale.

Mises à part sa beauté et sa présence, c'est sa voix que l'on ne peut plus oublier. Née à Beyrouth de parents français, elle a aussi vécu à New York quatre ans avant d'arriver en France à l'âge de 15 ans. Ce sont ces pérégrinations multiples, à la remorque d'un père archéologue étrangement passionné d'art moderne (!), qui lui ont ainsi modulé la voix, cette voix qu'elle a un peu grave et lente. Ces intonations «bizarres», de nombreux metteurs en scène ont bien cherché à les lui corriger, affirmant que ce n'était pas français ! «Quand ils ont compris que c'était ma façon de parler, on en a fait un genre que je me donnais !»

À 51 ans, dont 30 ans de métier au théâtre et au cinéma, Delphine Seyrig possède tout le charme discret de l'antidiva, de l'anti-star. Elle n'est pas entrée dans le star-system «névrosant», lui préférant d'instinct et de goût les courants plus modernes, «off beat» comme elle dit encore, «ces nouveaux langages, ces façons plus imaginatives de dire et de présenter les choses».

Pour plusieurs, elle est avant tout la Anne-Marie Stretter de Marguerite Duras, son amie, pour qui elle a tourné trois films dont *India Song*. D'autres se souviennent d'elle dans *Le charme discret de la bourgeoisie* de Luis Bunuel, *Baisers volés* de François Truffaut ou *L'année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais. «Un film tout à fait martien pour l'époque, dit-elle de ce dernier, qui engendra une telle polémique que *Le Monde* lui a consacré une demi-page chaque jour pendant un mois !»

Depuis dix ans, Delphine Seyrig a tourné presque uniquement avec des femmes : Duras, Liliane de Kermadec, Ulrike Ottinger, Chantal Ackerman, Martha Metzarus, Patricia Moraz... «Je pense être l'actrice au monde qui a tourné avec le plus de femmes cinéastes !» Mais ce n'est pas exactement son choix : «Au cinéma, je ne tourne presque plus. Je pense que c'est dû à mon âge, mais aussi au fait que depuis dix ans seules des femmes cinéastes m'approchent. Elles doivent sentir qu'il y a de ma part une ouverture. Les réalisateurs et les producteurs mâles français, eux, ne me proposent plus rien.»

«Passionnément féministe», impliquée activement au Centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir qu'elle a co-fondé, elle est boudée par les producteurs et les réalisateurs, «un milieu mâle, vraiment mâle» qu'elle effarouche. Ce rejet la choque et la meurtrit à la fois : «En fait, je suis considérée comme une bête noire parce que

féministe et je dois faire peur parce que j'ai refusé de faire une carrière un peu «vedettiste». Je n'ai pas voulu — ou je n'ai pas su, par moments cela se confond — m'inscrire dans les médias comme une actrice doit le faire. Les règles du cinéma exigent une espèce de «pushing» perpétuel. Par exemple, les stars françaises ne doivent plus décrocher une ou deux couvertures de magazines, mais bien dix, et ça ne cesse d'empirer. C'est à mon avis très névrosant. Il se trouve que je n'ai jamais aimé me montrer dans ces milieux-là. J'ai rejeté, je suis rejetée, c'est sans doute normal.»

Je pense être l'actrice au monde qui a tourné avec le plus de femmes cinéastes !

Aujourd'hui, elle est contente d'avoir tourné avec beaucoup de femmes : «J'ai joué ainsi des personnages remarquables. Dans *Grain de sable*, de Pomme Meffre, entre autres, j'incarne une caissière de



Photo : Joyce Rock

théâtre brisée par sa mise au chômage. Les dialogues sont très justes, très humains. Le film sort en Italie cet été, j'espère qu'il trouvera son chemin jusqu'à Montréal...

«Je suis féministe, c'est vrai, précise-t-elle, mais je souhaite énormément tourner encore avec des tas de réalisateurs que j'admire.»

C'est des femmes cinéastes qu'il faut attendre les rôles satisfaisants. Elles sont en train de prendre la relève.

Souvent comédiens et comédiennes se comparent à une pâte à modeler. Se perçoit-elle ainsi ? «Peut-être, mais je suis en même temps mon propre sculpteur. Quand je lis un scénario et que j'en ai une vision positive, j'accepte en général de tourner le film. Je propose mon «modelage» au metteur en scène et c'est là que ça marche ou pas : ou il accepte et on va dans le même sens, ou c'est l'incompréhension totale. Au théâtre, je me suis beaucoup battue. Au cinéma, ce n'est arrivé qu'une fois, avec Joseph Losey pour *Maison de poupées*. Lui et David Mercer — Paix à son âme ! Il est mort main-

tenant — nous avaient engagées, Jane Fonda et moi. Ce n'était pas par hasard, non ? Ils devaient bien savoir ce qu'ils faisaient. D'ailleurs personne d'autre n'a eu l'idée par la suite de nous engager ensemble !»

Qui rit le plus, elle ou nous ? «Mais eux et nous, poursuit-elle, on n'avait pas du tout la même optique et ils sont tombés sur un os, comme on dit, c'est-à-dire sur deux femmes qui avaient envie de jouer Ibsen, mais pas n'importe comment. Un peu comme s'ils avaient voulu tourner un western avec de vrais cow-boys, et que ces cow-boys leur avaient dit : «C'est pas

comme ça qu'on tire, c'est comme ceci ! À vouloir tourner avec des comédiennes qui ont vraiment un point de vue sur la question, on s'expose à être critiqué et contredit. Pour nous, jouer ces rôles a été un cauchemar, un enfer.»

Si elle a moins joué au cinéma, c'est aussi qu'elle a dû souvent refuser d'incarner des personnages «... parce que c'était parfaitement dégueulasse. Encore récemment, j'ai dit non à un metteur en scène qui n'est pas le premier venu. Et quand je lui ai demandé au téléphone, timidement, 'Mais à qui avez-vous pensé en écrivant cela ? À votre mère ?', 'Ah non !, qu'il m'a dit, à personne'. J'ai répondu : 'Ça ne m'étonne pas puisque moi, je ne connais pas de femme comme celle que vous décrivez !' et il insistait : 'Ah mais si, mais si !' Ils avaient, lui et le scénariste, fantasmé sur un personnage de femme de mon âge. Et moi, en lisant ça, les bras me décrochaient du corps.

«Il y a en ce moment une sorte de backlash anti-femme, un retour de vague très puissant. C'est pourquoi, à mon avis, c'est des femmes cinéastes qu'il faut attendre les rôles satisfaisants. Elles sont en train de prendre la relève et du coup les hommes ont un rejet, alors qu'à d'autres époques certains ont créé des personnages

de femmes remarquables.»

À travailler d'abord avec des hommes, puis avec des femmes comme Ottinger, a-t-elle senti une différence ? Difficile à dire : «J'ai l'impression qu'il y en a une mais parfois je me demande si cette différence n'est pas en moi, selon que je sois avec des hommes ou avec des femmes.

«Il y a de bons et de mauvais réalisateurs, comme il y a de bonnes réalisatrices et des mauvaises. Ça, on n'y changera rien. Le cinéma comme le théâtre, je l'ai connu à travers les hommes ; mes patrons ont toujours été des hommes.



Photo : Chris Delmas

Sarah Bernhardt

Donc, le jour où j'ai travaillé avec des femmes, j'ai senti une démythification de ce rôle paternel qui m'avait souvent semblé admirable mais toujours mystérieux. Avec les femmes, qui tournent presque toujours à petits budgets, avec des problèmes de production, la machine du cinéma m'est apparue tout à coup moins tabou, plus accessible. Et c'est une femme encore qui m'a appris à faire de la vidéo, avec une toute petite caméra.

«Je ne peux pas être mystifiée par une

Les Français ont de Sarah Bernhardt une image très caricaturale... comme souvent des femmes à forte personnalité !

femme, alors que je peux l'être par un homme. Parce que, sexuellement, son corps est différent et son esprit aussi ? Je ne sais pas mais le fait est là : quand je tourne avec des femmes, je peux être tout aussi énervée qu'avec des hommes si ce qu'on fait n'est pas bon, mais ce n'est jamais une rupture totale.»

Au théâtre, contrairement au cinéma, elle est toujours en demande : «Au théâtre, il n'y a pas de faux-semblant, le travail est exigeant, soutenu, alors quand on a besoin d'une comédienne capable de produire une énergie authentique et de se défendre sur scène, on vient me chercher. On sait que moi, je le peux. Et on me fiche la paix.» Elle terminait, en mars dernier, une année de représentations d'une pièce sur Sarah Bernhardt, *Sarah ou le cri de la langouste*.

Cette pièce à deux personnages, écrite par un Canadien-anglais d'Alberta (!), John Murrell, traduite en français et en italien, nous avons failli la voir en juin dernier à la Quinzaine internationale du théâtre, à Québec. Mais, à la dernière minute, elle n'a plus retenu la faveur du jury de sélection, celui-ci alléguant «qu'ils

avaient assez de pièces en français ! Dommage.

Quand elle parle de Sarah Bernhardt, Delphine Seyrig est intarissable : «Je m'intéresse à cette femme depuis des années, disons 20 ans. En France, on a d'elle une image très caricaturale, une vision correspondant selon moi à ce que les Français pensent des femmes qui ont une forte personnalité.

«Dans le passé, on m'a souvent proposé

Sarah Bernhardt a joué Hamlet et plein de rôles d'hommes, selon elle plus intéressants. Et elle avait sans doute raison !

de l'incarner et j'ai toujours refusé parce que c'était des vues exagérées, peu profondes, souvent inhumaines... Après avoir admis qu'elle était une grande comédienne, on lui reproche immédiatement son sens excessif de la publicité. Moi je pense qu'elle n'aimait pas la publicité tant que cela mais qu'elle avait surtout une personnalité qui attirait les médias de l'époque. Elle les provoquait, en quelque sorte. Et généralement, on ne s'intéresse qu'à l'aspect plus tapageur de sa vie, alors qu'il était doublé d'une solitude très grande, très intéressante, et... d'un côté maternel très poussé !

«Sarah Bernhardt a joué *Hamlet* et plein de rôles d'hommes : elle trouvait que c'était les plus intéressants. Et elle avait

sans doute raison ! Elle a refusé d'être confinée aux rôles de femmes comme on les comprenait à l'époque. C'est pour cela que les gens lui trouvent un goût effarant de la publicité. Comme d'aller jouer en Australie ou dans le fin fond des États-Unis, en prenant des trains obligés de rouler sur des ponts qui cassaient ! Peu d'artistes français se donnaient autant de mal pour des «Sioux» !

«Elle était libre, complètement indé-

Vous savez, dans la vie, on ne choisit pas tant que cela. On prend par goût une certaine direction... je suis féministe.

pendante, et elle faisait des choses extraordinaires. Elle a eu, à l'époque, vers 1880, la réputation qu'ont eue les Beatles ! Il n'y avait quand même pas de télé, ni de radio ou de disques et elle arrivait à ce qu'on la porte en triomphe.

«Dans *Sarah ou le cri de la langouste*, elle est montrée vieille, à 75 ans peut-être, et on peut imaginer que c'est la veille de sa mort. Elle revoit son passé et elle essaie en vain de dicter sa biographie à son secrétaire, qu'elle martyrise un peu – et vice

versa – en l'obligeant à rejouer avec elle des passages de sa vie. C'est une pièce drôle, en même temps.»

Mais pourquoi ce titre étrange, *Le cri de la langouste* ? «Ça, je ne sais pas, dit-elle en éclatant de rire, c'est une idée de Georges Wilson, mon partenaire et metteur en scène. Je ne saurais vous dire pourquoi, mais il allait, ce titre !»

Entre Sarah la scandaleuse et Seyrig la féministe, il y a plus que des planches de

théâtre. Celle-ci avait déjà lié son nom à des luttes de féministes françaises, signant en 1971 la pétition des «343 salopes» avouant avoir déjà avorté. En 1982, elle fondait avec d'autres le Centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir : «C'est une sorte de cinémathèque, avec des vidéos, des films super-8, des diapositives de peintures de femmes, etc. Je dirais qu'on construit depuis deux ans un «monument» aux oeuvres de femmes. L'idée de ce recensement absurde – je crois que nous sommes encore les seules à le faire – est venue à force de sentir que l'oeuvre des femmes est isolée et, pour cela, jamais prise au sérieux. Si nous arrivons un jour à montrer la somme de toutes leurs créations, personne ne pourra plus nier cette force énorme.»

Nous trouvons un peu étrange de l'entendre parler comme une militante convaincue et lui disons. Mais elle précise : «Je ne suis pas une militante, je déteste le militantisme. Je trouve qu'il y a le mot militaire dedans. Pour moi, cela sonne artificiel. Cela signifie qu'on se donne pour une cause où l'on n'est pas partie prenante. C'est un dévouement louche, je m'en méfie horriblement. On ne peut se battre, je crois, que pour quelque chose qui vous rapporte personnellement. Alors là, il ne faut plus parler de sacrifice. Vous savez, dans la vie, on ne choisit pas tant que cela ; on prend par goût une

certaine direction. Je suis féministe parce que je suis une femme et que je n'imagine pas qu'on puisse être autrement. Pour moi, c'est sérieux, sans être fanatique, et cela me soutient. Alors pourquoi m'en cacherais-je ?» **FIN**

1/ Voir LVR n° 18, juillet 1984, p. 46 : *Sceaux : de plus en plus international*, Joyce Rock.

2/ Voir LVR n° 18, p. 54 : *Regard sur quelques Françaises*, Hélène Pedneault.